

Le rendez-vous manqué : Romain Rolland et la NRF

par Jean Lacoste*

À qui la faute ? Pourquoi *la Nouvelle Revue française*, qui a exercé depuis sa création en 1909 un tel magistère dans le monde des lettres, a-t-elle si peu parlé de Romain Rolland ? Pourquoi — disons-le — a-t-elle « snobé » le prix Nobel de 1915, comme d'autres, plus tard, regarderont de haut le Camus de 1957 ? Cette question appelle une réponse nuancée. Lorsque la NRF est fondée chez Gallimard à l'instigation d'André Gide et de Jacques Copeau, dans l'espoir de contribuer à « une renaissance de l'esprit contemporain », Romain Rolland est déjà un écrivain reconnu : sa pièce, *Les Loups*, a marqué les esprits en pleine affaire Dreyfus, la *Vie de Beethoven* dans les *Cahiers de la Quinzaine* a rencontré en 1903 un succès inattendu et la publication de *Jean Christophe* à partir de cette même année métamorphose son auteur en porte-parole de toute une génération qui veut donner un sens et un idéal à sa vie, qui recherche une foi. Cette aspiration à l'authenticité n'est pas étrangère à Gide qui est presque le contemporain de Romain Rolland — il est né en 1869, trois ans seulement après Romain Rolland — et qui n'a pas lui-même manqué de critiquer, dans *Paludes* notamment, le monde parisien des lettres, ce que Romain Rolland avait lui-même appelé la « foire sur la place ». Surtout Gide a déjà décrit dans *Les Nourritures terrestres* (1897), *L'Immoraliste* (1902) et *La Porte étroite* (1909) les étapes d'une douloureuse et audacieuse introspection, tandis que Romain Rolland pour sa part introduit avec l'épisode *Dans la maison*, en 1909, la belle figure d'Olivier, qui fait découvrir à Jean-Christophe « la petite élite des Français vraiment libres » et le charme de l'amitié.

Il était naturel que *la NRF* de Gide — « la première revue littéraire de Paris » selon Romain Rolland dans une lettre à Jacques Copeau, le 8 avril 1912 — se tournât vers celui qui faisait entendre à sa manière un même désir d'authenticité, pour lui demander une collaboration ; mais Romain Rolland d'emblée juge sévèrement l'entreprise de Gallimard ; il se méfie de ces jeunes gens esthètes dont il met en doute la sincérité. Bernard Duchatelet, dans le très complet dossier qu'il a publié en 1989 dans les *Cahiers Romain Rolland*, cite cette remarque de Romain Rolland dans son journal, le 13 juillet 1911 : *la NRF* n'est qu'« une boutique de perruquier où l'on teint, frise, farde, parfume la nature »¹. Le diariste ajoute : « Que Gide parle d'héroïsme, Claudel de catholicisme, Péguy de Jeanne d'Arc (...) ils ont fardé leur cœur, leur esprit, leur foi, ils s'écoutent parler, ils parlent pour des confrères. » Romain Rolland est

décidément étranger, voire hostile à « l'atmosphère » de la revue. De leur côté, les collaborateurs de *la NRF* condamnent et, pour dire vrai, méprisent le style romantique et l'entreprise romanesque de Romain Rolland, écrivain trop peu artiste, trop sentimental, trop « germanique », à leur goût, de sorte que, malgré quelques tentatives sans conviction, et quelques politesses du bout des lèvres, l'ouvrage qui vaudra le prix Nobel à son auteur ne recevra pas de recension dans la prestigieuse revue. Il faudra attendre 1912 pour que Thibaudet consacre un article à *Jean-Christophe*, et c'est, significativement, pour réclamer que Romain Rolland écrive le roman de l'écriture de *Jean-Christophe*, « l'histoire du livre pendant les dix ans que le livre a vécu en lui », comme Gide plus tard écrira le journal des *Faux-Monnayeurs*. D'un côté, nous avons une oeuvre profondément musicale qui trouve son modèle dans les immenses compositions symphoniques de l'Allemagne, et qui met au premier plan la sincérité sans fard de l'artiste créateur, « démonique », spontané, indifférent en définitive à la technique expressive, pour qui « l'art est l'instrument et non le but »² ; de l'autre, chez les auteurs de *la NRF*, nous retrouvons ce pari essentiellement français de la recherche paradoxale de l'authenticité par les voies de la réflexion, par une conscience de soi accrue, par la préoccupation du style et par la méditation incessante sur le langage et ses limites.

Entre les deux univers quelques personnages s'ingénient à jouer les intermédiaires comme le fidèle Jean-Richard Bloch, Jacques Copeau, qui rendra justice au « théâtre du peuple », et Jean Schlumberger. Mais seul, semble-t-il, Roger Martin du Gard parvient vraiment à jeter une passerelle entre le monde de *la NRF* auquel il appartient — il publie *Jean Barois* dans la revue en 1913 — et Romain Rolland, pour lequel il éprouve, sans l'avoir rencontré, une admiration qui ne se démentira pas. Mais si « l'indépendant irréductible » qu'est Martin du Gard contribue au *Liber amicorum* de 1926, il refuse, fidèle à l'esprit de *la NRF*, tout engagement politique au côté du vieil écrivain dans les années trente.

*

Après la guerre, en 1919, lorsque la revue reprend sa publication, le fossé semble encore s'élargir. Gide avait dénoncé sans excessive élégance, dans une page de son Journal publiée dans *la NRF* de juillet 1919, le « germanisme » de *Jean-Christophe* : ce livre, avait-il écrit, en 1917, « ne peut que gagner au désastre de la France, que gagner à ce que la langue

1. *Monsieur le comte. Romain Rolland et Tolstoy*, Cahiers Romain Rolland n° 24, Albin Michel, 1978, p. 68. Cité dans *Romain Rolland et la NRF*, Cahiers Romain Rolland, n° 27, Albin Michel, 1989, p. 14.

2. « Je suis un homme qui a besoin de dire ce que je souffre et ce que j'espère. SI je le dis sous la forme de l'art, ce n'est pas pour faire une oeuvre d'art, c'est parce que je suis artiste. L'art est l'instrument, non le but. » *Op. cit.*, p. 68.

française n'existe plus, ni l'art français, ni le goût français, ni aucun de ces dons qu'il nie et qui lui sont déniés ». Si le propos révolte le scrupuleux Roger Martin du Gard, Romain Rolland, installé en Suisse, demeure étranger aux recherches formelles et aux mesquines attaques de Paris et s'ouvre au vaste monde de la Russie et de l'Orient. Mais, notons ce paradoxe, c'est dans la traduction d'André Gide, « un de nos meilleurs écrivains », que Romain Rolland avait pris connaissance de poèmes de Tagore publiés avant guerre dans *la NRF*. En tout cas, la revue reste fidèle à son esthétique : Thibaudet — toujours lui — est sévère envers *Colas Breugnot* et *Clerambault* : nouvel exemple de la « malveillance » et de la « courtoise sournoiserie » de la revue à son égard, estime Romain Rolland.

En 1924 – épisode qui fut peut-être décisif pour la réception et la fortune publique de Romain Rolland en France – Gaston Gallimard propose tout de même à ce dernier de racheter le fonds Ollendorff – donc *Jean-Christophe* – et donc de devenir l'éditeur de ses œuvres. Romain Rolland préfère rester fidèle à Albin Michel qui a déjà publié son *Théâtre du peuple* : refus lourd de conséquences, qui explique en particulier pourquoi Romain Rolland n'aura jamais les honneurs de la Pléiade fondée, rappelons-le, dans les années trente (1933) par Jacques Schiffrin.

Il est vrai que, pour Romain Rolland, l'apolitisme un peu esthète et discrètement nationaliste de *la NRF* représente tout contre quoi il se bat. « Quel prurit de néant : sécheresse et pourriture », s'exclame-t-il en lisant le sommaire de la revue³, et c'est pourquoi il approuve et soutient en février 1923 la création de la revue *Europe*, même s'il peste auprès de Guéhenno, son directeur, car, pour lui, il faut toujours que « les humanités » cèdent le pas à « l'humanité ». Tandis que Romain Rolland poursuit ainsi le chemin qui, de l'Inde de Gandhi dans les années vingt, va le conduire au Moscou de Staline, les événements politiques des années trente font obliger la revue de Gallimard elle-même à s'ouvrir *volens nolens* aux questions politiques, en dépit des admonestations d'un Julien Benda dénonçant la trahison des « clercs » qui s'engagent.

*

Paulhan, qui dirige la revue depuis le départ de Jacques Rivière, en 1925, n'en sollicite pas moins à plusieurs reprises la collaboration de Romain Rolland, et André Gide lui-même rejoint plus ou moins les positions politiques de Romain Rolland sur la Russie. Le combat antifasciste les rapproche – en mars 33 Romain Rolland envoie un message à la réunion des intellectuels contre le fascisme, présidée par Gide et Malraux – mais la revue continue à garder le silence sur l'œuvre de Romain Rolland. Pas une ligne sur l'admirable « roman fleuve » de *L'Âme enchantée*.

En mai 34, Gide se rend à Villeneuve et a, semble-t-il, avec son hôte « un entretien amical et sans gêne ». « Nous parlons de notre évolution sociale mutuelle qui nous réunis sur le même front de combat », écrit Romain Rolland dans son journal. Gide préside même l'hommage de janvier 1936 à Paris pour le 70^e anniversaire de l'écrivain organisé par Jean-Richard Bloch, Aragon et Malraux. Mais ces retrouvailles politiques n'ont qu'un temps, comme on sait, et la publication par Gide de son *Retour de l'URSS*, à l'automne 36, très critique envers le régime, va entraîner une rupture sans appel entre les deux hommes. Le livre, qui peut être porté au crédit de son auteur, n'est aux yeux de Romain Rolland qu'une « brochure détestable » qui révélerait la tra-

hison d'un Gide sous influence trotskiste... Mais trois ans plus tard, les cartes sont rebattues avec le pacte germano-soviétique, et Romain Rolland profondément blessé, désabusé, fatigué, déserte la vie publique à Vézelay ; *la NRF* pour sa part, après la défaite de 40, tentera de reparaître sous la direction de Drieu la Rochelle et c'est en juin 42 que le talentueux critique collaborationniste Ramon Fernandez rédige sur le *Voyage intérieur* une belle note. Chacun ses illusions.

Au-delà des susceptibilités d'écrivain, qu'il ne faut pas négliger, et par-delà les divergences politiques, bien réelles, ce sont bien deux conceptions de la littérature qui s'opposent ici, deux conceptions récurrentes dans la littérature française, et qui ne trouvent que rarement une œuvre qui les réconcilie. Romain Rolland défend une littérature qui ne veut pas s'exonérer de la souffrance des peuples, et qui entend par l'art porter un message de liberté et de dignité, de foi et de justice. Une littérature d'« intention » selon le mot de Roger Martin du Gard. Gide et *la NRF* se méfient de ces bons sentiments et de cet engagement affiché qu'ils jugent naïf et dangereux ; c'est au contraire en prenant conscience d'elle-même, en réfléchissant sans complaisance sur ses moyens et ses techniques comme dans *les Faux-Monnayeurs*, ce roman sur le roman, que la littérature reste fidèle à sa vocation authentique, et devient une école de lucidité, donc de vraie liberté. Opposition classique qui recoupe à certains égards celle qui peut exister entre Flaubert et Zola, ou entre Sartre et le Nouveau roman.

Il est toutefois intéressant de noter que ces deux visions opposées de la littérature se rejoignent pour célébrer un même écrivain, Goethe, l'auteur de *Werther* et de *Wilhelm Meister*. Si Romain Rolland consacre à un Goethe un important essai à l'occasion du centenaire de sa mort en 1932, publié dans *Europe* et repris dans *Compagnons de route*, Gide est également sollicité pour écrire un article dans l'« Hommage à Goethe » de *la NRF* ; puis, en 1942, prenant ses distances avec Drieu la Rochelle, il rédige aussi à la demande de Gallimard la préface du volume de la Pléiade consacré au *Théâtre* de Goethe : si Romain Rolland privilégie le penseur panthéiste du « Meurs et deviens », l'humaniste fraternel qui reconnaît la nécessité de la révolution française et qui s'ouvre à l'Orient, Gide, auteur d'un *Journal* toujours passionnant, voit en Goethe un maître de liberté et de lucidité dans son autobiographie *Poésie et vérité*. Mais une confrontation entre ces deux Goethe, celui de Gide et de Romain Rolland, nous conduirait trop loin. Notons simplement que *la NRF* à ses débuts avait envisagé de demander au philosophe et germaniste Marcel Drouin un article de fond sur *Jean-Christophe*. Marcel Drouin qui signait Michel Arnaud et qui avait publié un livre sur Goethe chez Gallimard (*Sagesse de Goethe*) était le beau-frère de Gide.

Avril 2009

* *Jean Lacoste est agrégé de philosophie, docteur ès études germaniques. Derniers ouvrages parus : Goethe, la nostalgie de la Lumière. Ed. Belin. Correspondance de Friedrich Nietzsche (1875-1879). Traductions et notes. Ed. Gallimard. Goethe. Faust (Urfaust, Faust I, Faust II). Nouvelle édition présentée et annotée avec Jacques Le Rider. Ed. Bartillat.*

3. Lettre à Jean-Richard Bloch de janvier 1929 (citée par B. Duchatelet dans l'introduction à *Romain Rolland et la NRF*, p. 44).